

Agnieszka Kumor

Et en haut coule une cascade

ISLANDE, PRINTEMPS 1880

Avant que le jour ne se lève, elle est debout. Une fois encore. Le terrain instable ralentit sa marche. Les herbes hautes l'attrapent par les manches de sa veste. Elles pensent pouvoir l'arrêter. Elle n'y prête guère attention et avance sans relâche. Au fond de la vallée le terrain monte en pente douce puis devient une montagne. Quelques-part dans la jonchée épaisse de broussailles un sentier se fraye un chemin jusqu'à la cascade. La jeune femme le retrouve sans effort. A l'entrée du sentier un rocher assoupi s'enfonce dans l'herbe. Elle s'appuie dessus, hésite, mais repousse aussitôt l'idée de souffler. Une demi-heure de marche l'attend encore. Son cœur bat la chamade. D'un geste d'apaisement, comme pour rassurer un cheval inquiet, sa main se pose sur sa poitrine. Ses artères tapent fortement à chaque battement de cœur, mais son souffle devient plus régulier. Elle reprend la marche.

A l'aube, les herbes et les broussailles reprennent leurs couleurs. Quelques instants encore et un rayon de soleil percera à travers les nuages. Chaque jour un peu plus tôt, comme s'il voulait compenser aux hommes et aux animaux de longs mois d'absence. Mais ce qu'il fait froid au petit matin ! La jeune femme s'enveloppe dans son châle qu'elle porte sur ses épaules et hâte le pas. Et quand d'infimes gouttelettes d'eau commencent à se poser sur son visage, sa destination est proche. Elle inspire l'air frais, tel un chien remontant une piste. Un bruit sourd heurte ses oreilles dans le silence ambiant. On dirait un linge que l'on frotte contre une planche à laver. C'est là que le sentier devienne une fourche. La cascade, on peut l'approcher en passant par le devant ou bien grimper le long d'une falaise. Elle choisit la seconde option. La vue qui s'étend de là-haut, elle ne la donnerait pour rien au monde.

[...]